

Laval théologique et philosophique



PIEPER, Josef, *Werke in acht Bänden, Bd. V. Schriften zur Philosophischen Anthropologie und Ethik : Grundstrukturen menschlicher Existenz*

Bernard N. Schumacher

Volume 54, Number 3, octobre 1998

De la libération. Philosophies et théologies de la libération

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/401202ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/401202ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schumacher, B. N. (1998). Review of [PIEPER, Josef, *Werke in acht Bänden, Bd. V. Schriften zur Philosophischen Anthropologie und Ethik : Grundstrukturen menschlicher Existenz*]. *Laval théologique et philosophique*, 54(3), 635–637.
<https://doi.org/10.7202/401202ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Missa considère au chapitre quatre la notion de conscience et des fonctions mentales supérieures. Après l'analyse de la notion d'intentionnalité de Brentano qui permet de distinguer monde mental et monde physique, l'auteur aborde la notion de conscience elle-même. Il analyse les différentes définitions de la conscience suivant le point de vue de la discipline dont elles proviennent et distingue deux types de conscience : la conscience du monde extérieur et la conscience de soi.

Le cinquième chapitre résume les vues de H. Bergson et celles de T. Ribot. C'est en prenant le cerveau comme organe de l'action et en traitant de la mémoire que les deux penseurs s'affrontent et élaborent leurs théories respectives. Pour Bergson, le cerveau joue le rôle d'une centrale téléphonique (sensori-moteur) et possède un esprit ; tandis que la conception de T. Ribot donnait naissance aux théories neurologiques modernes.

Le sixième chapitre est réservé à la fragmentation de l'esprit-cerveau, où l'auteur analyse par diverses méthodes les deux plans du problème : celui des fonctions cérébrales et celui des fonctions mentales. Il trace l'histoire et le fonctionnement de la méthode des localisations cérébrales où l'on tente de trouver un siège biologique aux fonctions mentales. Vient ensuite le découpage des fonctions de l'esprit-cerveau où il élabore les méthodes (localisationnistes, cognitivistes, etc.) par lesquelles les chercheurs tentent de cerner les différents fonctionnements, problèmes et pathologies par la localisation éventuelle dans des hémisphères ou lobes précis.

Le septième et dernier chapitre, le plus déterminant, traite du problème des questions de méthodes où l'auteur scinde les tendances en deux ; l'école *a priori* et l'école *a posteriori*. L'école *a priori* est défendue de nos jours par des noms tels que Chomsky et son élève, Fodor, qui propose d'en revenir à la vieille théorie des facultés dans son ouvrage *Modularity of the Mind*, où il dresse un inventaire des facultés psychologiques qui aideraient à avancer une théorie de la structure de l'esprit. L'école *a posteriori* est plutôt représentée par des neurologues et des scientifiques comme Churchland, Changeux et Edelman qui maintiennent que les sciences de la vie mentale doivent être réduites à celles du cerveau, et que les doctrines de la psychologie du sens commun doivent être éliminées. Ayant présenté des positions méthodologiques extrêmes, l'auteur termine son chapitre en présentant des positions intermédiaires.

À part quelques commentaires critiques où l'on aperçoit sa position matérialiste, l'auteur demeure impartial et présente toutes les tendances d'une manière historique et structurée. Il y ajoute une bibliographie imposante et variée dont on lui saura gré.

Éric ST-GEORGES
Université Laval, Québec

Josef PIEPER, *Werke in acht Bänden*. Bd. V, *Schriften zur Philosophischen Anthropologie und Ethik : Grundstrukturen menschlicher Existenz*, édité par Bertold Wald, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1997, 422 pages.

Le second tome des écrits éthico-anthropologiques de Josef Pieper rassemble divers ouvrages s'étendant de l'entre-deux-guerres aux années soixante-dix. Ils développent une conception de l'être humain comme *creatura* mortelle et *capax universi* et défendent une primauté de la *theoria* par rapport à la *praxis*, c'est-à-dire posent l'enracinement de l'activité éthique humaine dans la contemplation intellectuelle de la vérité des choses. Ce cinquième volume des œuvres contient aussi, en guise de postface, une très bonne présentation par l'éditeur, Bertold Wald, de la pensée de Pieper du point de vue de sa contribution particulière au courant de pensée des premières décennies du xx^e siècle de la philosophie allemande décrit comme le « tournant vers l'être humain ». L'idée commune aux

écrits de ce tome consiste « à comprendre la dignité inviolable et la détermination de l'esprit fini à partir de son aptitude à saisir la vérité, sans éliminer à cette occasion l'ambivalence de sa finitude » (p. 401).

Pieper cherche à fonder dans sa thèse de doctorat de 1929, *Die Wirklichkeit und das Gute*, l'agir moral en réaction au subjectivisme moral ambiant. En réaction à une anthropologie comprenant le sujet comme une conscience absolument autonome et libre qui dicte ses lois indépendamment du réel et qui rejette toute conception de bien préétabli — la *praxis*-éthique n'a plus sa source dans une *theoria* —, Pieper propose une anthropologie qui souligne que le réel mesure la pensée et l'agir humains. Se distançant de la thèse du principe de neutralité, Pieper pose que le bien — qui est conforme à la réalité — présuppose le vrai, c'est-à-dire que la réalisation du bien au niveau de la *praxis* présume une connaissance théorique du réel où sont inscrites les lois morales. L'action morale s'actualise par l'entremise du jeu d'alternance entre la volonté et l'intellect humains — qui, de théorique qu'il est en contemplant la réalité, s'étend pour devenir pratique —, ainsi que la vertu de prudence.

Pieper reprend la même problématique en 1946 dans sa *Habilitationsschrift* intitulée *Die Wahrheit der Dinge. Eine Untersuchung zur Anthropologie des Hochmittelalters*. Se référant à une analyse historique et systématique, il pose que la vérité des choses — qui implique nécessairement une *res* et un intellect pensant la nature de celle-ci et qui consiste en l'adéquation de la chose à l'intellect — fonde non seulement l'agir humain, mais aussi l'inconnaissabilité du monde. S'éloignant de Kant pour qui la vérité des choses est un concept vide de sens, Pieper la décrit à l'aide de la mesure entre une chose et un intellect. L'intellect divin se fait une idée de la forme, de l'essence de la chose qu'il va projeter dans l'existence concrète historique. Il est la mesure de cette chose dite naturelle. Celle-ci mesure l'intellect humain qui la perçoit. Cet intellect est cependant à même de se former une « pré-forme » ou une idée d'une forme qu'il peut projeter dans l'existence concrète historique, devenant ainsi la mesure de la chose dite artificielle. S'appuyant sur ces relations de mesure, Pieper conclut que « la vérité qui revient aux choses eu égard à l'intellect divin consiste en l'origine et en la source de leur vérité eu égard à l'intellect connaissant humain » (p. 135-136).

La vérité des choses implique aussi la thèse de l'inconnaissabilité des *res* pour l'intellect humain. Pieper distingue entre connaître une chose, qui signifie prendre en soi la forme du connu, et comprendre une chose, ce qui correspond à une connaissance englobant tout le connaissable de la chose connue. Il est certes donné à l'être humain de connaître toutes choses dans une certaine mesure, car son intellect est *capax universi* (p. 158 et suiv., et dans son cours inédit de 1950, *Welt und Umwelt*, p. 180 et suiv.). Bien qu'il connaisse l'essence des étants, dont il saisit les après-formes, l'intellect humain n'est cependant pas à même de saisir l'analogie entre l'après-forme et la pré-forme qui réside dans l'intellect créateur, c'est-à-dire de comprendre réellement quoi que ce soit. « L'ouverture de l'être ne peut néanmoins jamais être pleinement épuisée par l'esprit fini ; toutefois la connaissabilité des choses dépasse toujours ce qui en est connu » (p. 141). La luminosité et l'éclat émanant de la chose contemplée éblouissent l'intellect humain. « L'être humain ne comprendra jamais l'essence des choses, c'est-à-dire qu'il ne pourra jamais les connaître jusque dans ses moindres recoins, ni prendre la mesure de la totalité de l'univers. [...] La connaissance de l'essence et la connaissance de la *totalité* des choses sont octroyées à l'être humain en espérance » (p. 174).

Cette impossibilité de comprendre quoi que ce soit, cette *philosophia negativa*, prend sa source dans une *métaphysique de la création*, qui fait l'objet, selon Pieper, d'une connaissance rationnelle de l'*intellectus* qui s'insère ensuite dans une connaissance de la *ratio*. L'acceptation du monde comme création imprègne « la totalité du sentiment d'être » et consiste en la clef cachée de sa philosophie. Dans une œuvre plus tardive qui n'est pas contenue dans le présent volume, Pieper décrit

le rapport entre son questionnement philosophique et l'acceptation du fait de la création : « Dès l'instant où je questionne de manière philosophique, j'ai affaire à l'instant même formellement avec l'insondabilité et l'incompréhensibilité : car il appartient à la nature de cette question de penser les racines des choses, c'est-à-dire d'avancer au sein de la dimension originelle, au sein de la dimension d'être conçu et d'être pro-jeté, en d'autres mots : d'être créé » (*Unaustrinkbares Licht*, p. 76 ; voir aussi *Werke*, t. IV, p. 223 et suiv., 325 et suiv., 374 et suiv.). Pieper reste fidèle à cette intuition première de la création tout au long de son questionnement philosophique et essaie d'en faire ressortir les conséquences ultimes lorsque appliquée à des sujets de réflexions précis, tels que par exemple les notions de péché et de mort. Il développe celle-là dans *Über den Begriff der Sünde* (1977) en se référant aussi bien à la pensée contemporaine qu'à la tradition des Anciens. Il souligne la profonde liberté humaine et la nécessité à choisir entre « la réalisation personnelle comme un dévouement à Dieu, c'est-à-dire dans l'acceptation de sa propre condition de créature, et l'essai d'une réalisation personnelle sur la base d'une négation ou d'une ignorance du fait d'être une créature » (p. 253). Il discute de la mort dans *Tod und Unsterblichkeit* (1968) en questionnant la possibilité d'une phénoménologie de la mort et le défi épicurien du « rien de la mort », comme aussi en considérant attentivement les positions des penseurs matérialistes de tous les temps et des défenseurs de l'incorruptibilité de l'esprit pour qui celle-ci lui appartient par nature (niant ainsi la dure réalité de la mort, car elle n'affecte pas la personne). Pieper examine aussi le défi lancé par Cullmann, et largement repris par la pensée protestante contemporaine, pour qui la mort est totale et absolue tout en étant simultanément accompagnée de la résurrection.

Dans son souci anthropologique d'octroyer la juste place à l'individu eu égard à une certaine interprétation de la communauté qui tend à le réduire à un simple mécanisme, Pieper propose de saisir les règles de jeu de la communauté, de la société et de l'organisation comme des normes de comportements significatifs et pleines de sens et de les transformer en une réalité vécue. Il développe ces idées dans la révision complète d'un ouvrage composé en 1933 et intitulé *Grundformen sozialer Spielregeln*, écrit qui s'inscrit dans sa courte et fructueuse période de travaux sociologiques et de doctrine sociale de l'Église qui furent censurés dès 1934 par le régime en place. S'élevant contre une surévaluation romantique de la notion de la communauté proposée par le célèbre sociologue allemand Ferdinand Toennies, Pieper propose une fondation des trois concepts de la communauté, de la société et de l'organisation. Il y montre que l'exigence d'une éducation à une vie commune doit être libérée de considérations simplistes — telle que « la transformation de la société en une communauté » — et fondée sur un jugement différencié qui soutient l'existence de plusieurs formes fondamentales légitimes de cohabitation et de diverses manières d'être « correct » et « juste » à l'égard de ses prochains.

Bernard SCHUMACHER
Université de Fribourg, Suisse

Paul RICŒUR, **La Critique et la Conviction. Entretien avec François Azouvi et Marc de Lau-nay.** Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1995, 289 pages ; Paul RICŒUR, **Réflexion faite. Auto-biographie intellectuelle.** Paris, Éditions Esprit (coll. « Philosophie »), 1995, 117 pages.

S'il n'est guère nécessaire de présenter ici Paul Ricœur, en revanche ses deux textes biographiques récents méritent à coup sûr d'être annoncés. Deux raisons motivent pareille initiative. Il faut d'abord rappeler que l'œuvre de Ricœur n'a pas donné lieu aux éclaircissements attendus, comme ce fut le cas par exemple pour les philosophes français Lévinas et Derrida. En effet, la réception inégale réservée à cette pensée confirmerait la pertinence d'une réflexion explicative de l'auteur sur